

# «Ce n'était pas fait exprès!»

Il en rit encore. Pourtant, jeudi dernier, l'auteur Jhemp Hoscheit a manqué la cérémonie de la fédération luxembourgeoise des éditeurs du livre, où il était censé recevoir le Lëtzeburger Buchpräis dans la catégorie littérature!

La raison de ce couac? «C'est une réalité socio-littérato-comique! Pour moi, la cérémonie, c'était le 18 novembre, pas le 17! Regardez, je l'avais noté», explique-t-il en montrant son agenda...

«Les gens parlaient plus sur le fait que je n'étais pas là que du prix! Certains croyaient même que c'était fait exprès...»

En tout cas, il tient à dédicacer *Mondelia*, son livre récompensé, «à

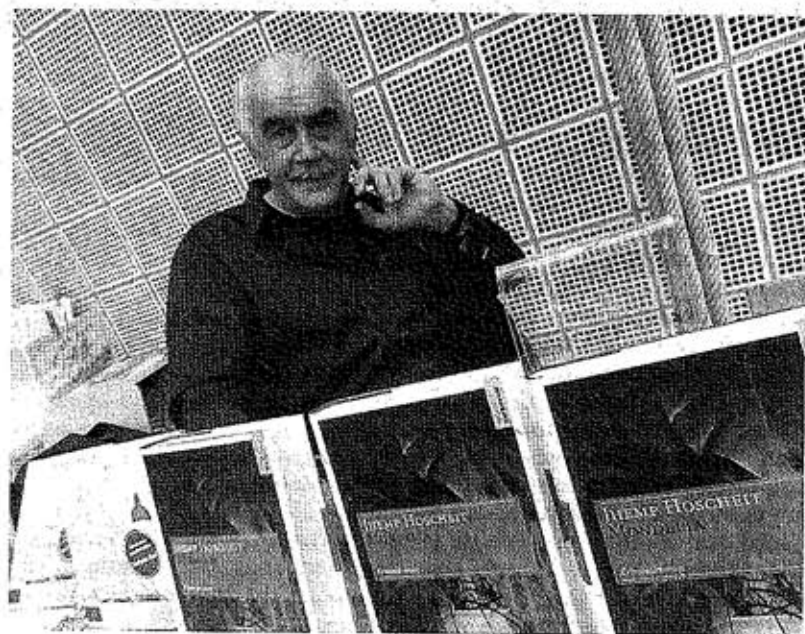
tous ceux qui veulent encore lire, c'est un plaidoyer pour la littérature.»

L'histoire de *Mondelia*, explique-t-il, est celle d'un «un homme qui fait des recherches botaniques, car il a découvert que sa plante a certaines facultés... Il pense que, comme le disent les livres anciens, les plantes ont une vie intérieure, sont dotées d'une certaine intelligence...» Ensuite, une jeune fille se fera kidnapper devant sa maison, mais ne dévoilons pas davantage l'histoire...

Au fait, pourquoi écrire en luxembourgeois? «C'est la langue que j'ai choisie. Si j'écrivais en français, j'aurais l'impression de porter un masque.»

Mais Jhemp Hoscheit a plus d'une corde à son arc. Il donne aussi dans la littérature jeunesse. Il défend ce genre sous-estimé: «Écrire 20 pages pour les enfants, c'est plus dur que 300 pages pour les adultes. Je le vois lorsque je fais une lecture face à un enfant. Créer une symbiose tient du miracle, car il faut que l'histoire soit belle, bien ficelée, bien sensible... et les enfants sont un public intransigeant.»

Un dernier mot sur la culture au Luxembourg? «Aujourd'hui, elle n'est pas prise au sérieux. La culture est bureaucratique: ils la gèrent, alors qu'il faudrait la penser, dialoguer, trouver les moyens de la faire vivre.»



Photos: romain van dyck

J. Hoscheit revient sur une certaine «réalité socio-littérato-comique»...

# «Je pensais que c'était la fin»

J'ai écrit cinq livres de poésie, et vingt romans!», nous apprend Antero Fernandes Monteiro.

Son dernier livre écrit en portugais s'appelle *À la recherche de l'amour*. «Une personne sans amour, c'est comme une fontaine sans eau; l'amour, c'est la Fontaine de Jouvence», résume-t-il.

Très rapidement, cet auteur en vient à nous raconter son histoire. «Enfant, je voulais être professeur. Mais on était une famille de neuf enfants, j'ai dû travailler à 12 ans. À 17 ans, on est arrivés au Grand-Duché. J'ai travaillé longtemps

c'était la fin. J'avais 45 ans, et j'étais déjà retraité pour invalidité. Et puis un jour, au fond de mon malheur, j'ai commencé à écrire.»

Durant cinq ans, entre 1996 et 2001, il se jette à corps perdu sur cette bouée de sauvetage. «Puis, en 2001, mon premier livre est sorti: *Fou d'amour jusqu'à la mort*. En trois mois, j'en ai vendu 1 000 exemplaires!»

Et depuis, le succès ne se dément pas: «Entre 2001 et 2011, j'ai vendu 40 000 livres.» Ses livres, précise-t-il, sont vendus à 80 % dans des églises où la messe est en portu-

quement pour le plaisir», affirme-t-il.

Ses thèmes favoris? «En fait, il y a toujours deux histoires en une. Une histoire globale, et une histoire d'amour. Je m'inspire de mes voyages autour du monde. J'ai beaucoup voyagé: États-Unis, Brésil, Russie, Maroc, Tunisie... C'est comme ça que je me ressource. Et puis mes livres sont des livres sur les relations humaines, et plus je rencontre les gens, plus j'arrive à écrire des choses.»

Une dernière chose: «Je veux dire que quelqu'un qui n'a fait que

